

A woman with a long, dark braid adorned with red flowers and white beads is shown in profile, looking down at a red rose she is holding in her hands. She is wearing a white, sleeveless, lace-trimmed dress with a full, flowing skirt. The background is a lush garden filled with various roses in shades of red, pink, and white, with soft, glowing light effects scattered throughout. The overall mood is romantic and ethereal.

Christy  
Saubesty

# PIÉGÉS

Pygmalion 



« On ne voit bien  
qu'avec le cœur,  
l'essentiel est invisible  
pour les yeux. »

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY

# PIÉGÉS

« Aaron contemplait la silhouette frêle de Mlle Fischer. Bien qu'il fût ivre lors de leur dernière rencontre [...], il se souvenait parfaitement de ses traits. [...] Indépendamment du fait qu'elle était aveugle, Abigail Fisher faisait partie de la catégorie des femmes qu'il n'approchait jamais. Des ingénues sans aucune expérience, affligées des défauts inhérents à leur jeunesse et s'effarouchant pour un rien. Non, vraiment, il n'avait eu aucune raison de penser à cette jeune femme. »

Londres, 1853.

Aaron Wendell, riche héritier à la réputation sulfureuse, n'imaginait pas que sa vie serait bouleversée par une banale partie de campagne. Pas plus que la jeune Abigail Fischer, qui pensait avoir connu suffisamment de drames pour toute une vie.

Dans leur dos, les jalousies s'exacerbent et dans l'ombre, l'ennemi les guette...

Originaire de Charente-Maritime, **CHRISTY SAUBESTY** est l'auteur de nombreux romans fantastiques ou sensuels tels que la série *Kolderick* chez Rebelle éditions ou *Ce qui m'attise* aux Éditions J'ai lu.

Pygmalion

Piégés

Du même auteur

*Ce qui m'attise*, Éditions J'ai lu, 2015

*Laurette et les p'tits bonheurs de la vie*, Rebelle Éditions, 2015

***Kolderick***

*La Fille du Dashi*, Rebelle Éditions, 2013

*Évolutions*, Rebelle Éditions, 2014

*Sacrifices*, Rebelle Éditions, 2015

Christy Saubesty

# Piégés

Pygmalion 

© Pygmalion, département de Flammarion, 2016  
ISBN : 978-2-7564-1831-5

*On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible  
pour les yeux.*

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY.





## Note de l'auteur

Ce récit est une fiction.

Même si certains noms, lieux géographiques, bâtiments ou faits historiques ont existé ou existent encore, d'autres sont inventés et utilisés dans le seul but de servir l'intrigue.



## Prologue

*Londres, mai 1843*

Le marquis de Montgomery libéra sa maîtresse d'un geste lent et assuré, laquelle roula aussitôt sur le ventre. Ce soir, Esther Care, comtesse de Winthers, l'avait laissé aller plus loin que d'habitude. Aussi, parce qu'elle lui permettait d'assouvir ces désirs que la bonne société feignait de ne pas connaître, son amant avait consenti à lui donner un peu de plaisir. Un peu.

Il le faisait rarement.

Cela dit, Esther n'était pas une femme difficile à contenter. La mener à l'extase n'avait pas dû trop coûter au marquis. Elle adorait sa force brute, sa fougue et sa hardiesse typiquement masculines. Pour quelques heures, il lui avait offert l'illusion d'être vivante. Tout ce que son mari, ce cher Byron, ne lui accordait pas. Pourtant, il s'agissait d'un homme tout à fait aimable, gentil et même complaisant, mais hélas, très peu porté sur les devoirs conjugaux. De fait, elle lui avait refusé son lit dès le début de leur troisième année de mariage, prétextant leurs vaines tentatives à concevoir un héritier. Sans le savoir, il l'avait libérée de ses obligations, lui donnant l'occasion de s'adonner à ses folies adultérines. Byron fermait volontiers les yeux sur ses frasques, préférant la voir souriante et comblée que mélancolique et amère. Il estimait avoir failli

en tous points à ses obligations d'époux, ce qu'Esther ne nierait pas, cette situation lui convenait parfaitement.

Montgomery fit glisser ses doigts sur sa croupe et caressa le creux de ses reins. Lady Winthers frissonna, sa peau se couvrit de chair de poule, et elle se cambra plus encore. Elle était devenue friande d'interdits et, ces temps-ci, c'était au marquis qu'elle s'en remettait.

— Un jour, vous me laisserez aller jusqu'au bout, lui affirma-t-il.

Esther se tourna pour lui faire face et sourit. Il avait sans doute raison.

Elle lui avait pourtant un jour avoué que les rumeurs courant à son sujet lui avaient glacé le sang, mais paradoxalement, cela ne l'avait rendue que plus docile. Montgomery aimait l'idée de l'avoir effrayée. Il prenait son plaisir en soumettant ses partenaires, et en les conduisant jusqu'au seuil de la dépravation. Esther avait trouvé cela choquant. Excitant. Grisant.

— Je dois m'en aller, dit-elle à contrecœur en caressant distraitement la joue du marquis.

— Il est encore tôt.

— Il est très tard et je veux rentrer avant le retour de mon époux.

Un sourire se dessina au coin des lèvres de son amant.

— Ce cher comte sait fort bien que vous visitez le lit des pairs d'Angleterre presque chaque nuit que Dieu fait.

Lady Winthers se redressa pour s'asseoir. Elle traversa la chambre et s'empara de ses sous-vêtements qu'elle enfila avec une grâce déliée.

— J'ai toujours fait en sorte que mon mari me trouve au manoir à son retour, et ce, quoi que j'aie pu faire en son absence. C'est une question de principe.

— Les principes. Les apparences. L'étiquette. L'honneur. Qu'est-ce que tout cela, milady, lorsqu'une femme et un

homme se retrouvent à l'abri des regards pour céder à leurs viles pulsions et s'en repaître jusqu'à l'écoeurement ?

— Le comte y est attaché, déclara-t-elle en enfilant ses jupes. Si cela lui suffit pour garder bonne conscience, qui suis-je pour l'en priver ?

Le marquis la rejoignit et l'aida à resserrer les liens de son corset.

— Winthers est un gentleman, murmura-t-il en caressant ses épaules nues.

Esther frissonna malgré elle quand il lui embrassa la nuque. Elle détestait sa faiblesse.

— J'ignore quand je reviendrai, milord.

Il lui adressa un sourire complaisant. Elle savait ce qu'il était en train de penser. Montgomery avait vu tant de femmes dans son genre, sûres d'elles, arrogantes, et dont les maris n'étaient que des larves insignifiantes et incapables de leur arracher ne serait-ce qu'un gémissement ténu. C'est pourquoi elles revenaient toujours. Esther était exactement comme elles, mais jamais elle ne le lui avouerait.

— Je chérirai votre souvenir, milady, minauda-t-il.

Elle acheva d'arranger sa toilette et ses cheveux tandis qu'un valet appelait un fiacre. Esther enfila ensuite ses gants, replaça son chapeau avec soin sur sa tête puis s'inclina respectueusement.

— Si un jour, vous aviez besoin de mes services, lui susurra son amant en lui baisant la main, quels qu'ils soient... surtout, n'hésitez pas à m'en faire part.

La comtesse quitta la demeure du marquis de Montgomery et se hissa dans la voiture de louage. Le fiacre s'ébranla et prit la direction de Mayfair.

Une pluie fine tombait depuis plusieurs heures. Esther avait hâte de s'éloigner de St James, de laisser derrière elle le souvenir du plaisir condamnable qu'elle avait éprouvé ce soir.

Hormis Montgomery, aucun de ses amants n'avait jamais eu une telle ascendance sur elle, sur son corps, dans son esprit. Elle avait pourtant cru que son propre mari lui apporterait une certaine euphorie dans ce domaine – après tout, Byron était un de ces hommes sur lesquels on ne pouvait que fantasmer, doté d'un physique athlétique et rassurant. Néanmoins, Esther avait rapidement réalisé que les magnifiques yeux bleus de son cher époux, ses épaisses boucles blondes ou son aptitude à tout donner sans rien attendre en retour, ne suffiraient pas à la retenir.

Sur une impulsion, elle ouvrit la petite fenêtre située dans la paroi derrière le cocher.

— Plus vite ! ordonna-t-elle.

L'homme lança un regard en biais derrière lui.

— Milady, ce serait trop risqué, la chaussée est glissante...

— Ne discutez pas mes ordres ! Je vous paie pour me ramener chez moi et j'exige que vous fouettiez ces chevaux.

Il soupira et obéit.

Esther sourit. Ces gens-là avaient bien trop besoin d'argent pour refuser de faire ce qu'on leur demandait. Refermant la trappe, elle se cala le plus confortablement possible sur la banquette. Soudain, le fiacre oscilla dangereusement, obligeant la comtesse à s'agripper à la poignée. Elle allait de nouveau tempêter après le cocher quand le véhicule versa brusquement sur le côté dans un fracas terrifiant. Elle-même poussa un cri strident et fut projetée en avant où elle heurta la paroi opposée. Aussitôt, ce fut le chaos total. Choquée, étourdie, lady Winthers parvint à se redresser tant bien que mal. Sa cheville la faisait souffrir et un liquide poisseux coulait sur sa tempe. Quelqu'un ouvrit la porte qui, curieusement, se trouvait désormais au-dessus de sa tête.

— Tout va bien, milady ? questionna un inconnu.

Nauséuse, elle ne répondit pas, et sa vision se troubla. Au loin, un homme appelait une certaine Maude à pleins poumons.

— Milady? Vous allez bien? Je vais chercher de l'aide!

Il y eut d'autres cris, une longue plainte désespérée, puis plus rien. Esther s'était évanouie. Quand elle revint à elle, la pluie avait cessé. On l'avait sortie du fiacre, elle était trempée, et une compresse était posée sur son front douloureux. Une berline était renversée en travers de la route, et trois silhouettes allaient et venaient d'un véhicule à l'autre. À quelques mètres, un homme agenouillé tenait quelqu'un dans ses bras en pleurant, et un second pansait la tête d'un blessé. De la bile remonta dans l'œsophage d'Esther lorsqu'elle réalisa qu'il s'agissait d'un enfant.

Seigneur, pensa-t-elle avec un haut-le-cœur, il fallait qu'elle retourne chez elle. Qu'elle quitte les lieux de l'accident, qu'elle supplie son mari de l'aider. Si un scandale éclatait, leur nom serait sali, leur réputation ruinée.

— Lady Winthers? Je vais envoyer quelqu'un chercher le comte.

Elle porta son attention sur son cocher.

— Non. Je peux rentrer seule, affirma-t-elle en se levant. Je me sens suffisamment bien.

Comme elle tanguait, il la soutint aussitôt.

— Milady, ce n'est pas raisonnable.

— Ne me dites pas ce que je dois faire! Procurez-moi un fiacre pour me ramener chez moi. Est-ce possible ou vais-je devoir traverser la ville à pied?

Sans un mot, l'homme la dévisagea, les lèvres pincées, puis il héla quelqu'un en se détournant à demi. Peu après, une voiture la conduisit chez elle. Lorsqu'elle arriva, affreusement tard, son mari l'attendait dans le salon des invités.

Devant son regard réprobateur, la jeune femme retint sa respiration.

Byron Care, lord Winthers, savait qu'Esther voyait d'autres hommes. Elle n'avait jamais cherché à le lui cacher, du reste. Ses diverses aventures ne l'atteignaient plus depuis longtemps. Ou presque plus. Trois ans après leurs noces, au retour d'un voyage sur le continent, il avait découvert que sa jeune épouse, âgée d'à peine plus de vingt-deux ans à l'époque, offrait son corps à quiconque parvenait à la séduire. Et les prétendants étaient nombreux. Qu'avait répondu Esther lorsqu'il l'avait priée de faire montre d'un peu plus de discrétion ? Elle avait ri et l'avait encouragé à faire de même. Comme si le sexe était la solution à tout...

Huit années à fermer les yeux sur ses frasques. Huit années à supporter les ragots et colportages, certains étant énoncés dans le club où il se rendait depuis bien plus longtemps encore. C'en était assez. Il ne pouvait plus endurer ces affronts, ces humiliations. Être cocu était une chose, être la risée du Tout-Londres en était une autre. En cet instant, Esther se tenait dans le hall, les traits marqués, la robe froissée, déchirée par endroit, les yeux rougis de larmes, et une traînée de sang séché barrait son front. Il la maudissait, mais toutes ses rancœurs s'évanouirent en la voyant ainsi, et il se précipita vers elle.

— Mon Dieu, Esther ! souffla-t-il, horrifié. On vous a molestée !

— Il y a eu un accident, répondit-elle, des sanglots étranglés dans la voix.

Byron prit le visage de sa femme en coupe. Avec précaution, il frôla la blessure à la lisière de son cuir chevelu.

— Venez vous asseoir.



Il tira sur le cordon de service en passant et installa son épouse sur le canapé. Esther céda aux larmes et, troublé par cette fragilité apparente, le comte l'enlaça et la berça comme une enfant.

— Vous avez appelé, milord? demanda un domestique à la porte.

— Apportez du cognac pour milady et faites prévenir le médecin.

— Non! le reprit-elle vivement. Pas de médecin.

— Allons, Esther, vous êtes blessée...

— Ce n'est rien, je... N'appellez pas de médecin, je vous en conjure.

Quelques minutes plus tard, l'employé déposait un plateau sur la table basse. Byron versa l'alcool dans un verre et l'offrit à sa femme.

— Je crois... je crois que quelqu'un est mort, dit-elle au bout d'un moment, le regard fixe et froid.

Puis elle tourna les yeux vers lui et ajouta :

— Le cocher a dit mon nom devant tout le monde. Il faut faire quelque chose, Winthers. Il va parler. Il y aura un scandale. Comment expliquer que je me trouvais à bord d'un fiacre en pleine nuit dans St James?

Elle était paniquée, comprit-il. Mais pas parce qu'elle était impliquée dans un accident ayant peut-être causé la mort d'une autre personne, simplement parce que son nom avait été cité.

— Je me doute de ce que vous faisiez dans St James à une heure pareille, répliqua-t-il d'une voix dénuée de timbre.

Le comte de Winthers se leva et marcha vers la porte pour tirer de nouveau le cordon.

— Milord? Que faites-vous?

— Qui est mort? la questionna-t-il froidement.

— Comment le saurai-je ? Je suis blessée, je vous rappelle. Je saigne !

Byron secoua lentement la tête, dégoûté. La jeune et délicate débutante qu'il avait épousée dix ans plus tôt n'existait plus. Il ne restait aujourd'hui qu'une femme pétrie de luxure que les débauchés se disputaient, et qui ne s'en cachait même pas.

— Milord ? demanda le domestique.

— Faites envoyer quelqu'un dans St James, il y a eu un accident là-bas cette nuit. Je veux savoir s'il y a des blessés. Faites vite.

— Tout de suite, milord.

Esther blêmit.

— Vous faites une grave erreur.

Byron posa sur elle un regard sans vie.

— Je ne pense pas.

Environ une heure plus tard, le laquais transmit au comte les réponses qu'il attendait.

Le Dr Fischer qui, quelques années plus tôt, était venu au manoir en remplacement de leur médecin habituel, revenait du théâtre avec sa femme et sa fille au moment de l'accident. L'un des occupants de leur attelage aurait péri.

Esther était toujours assise sur le canapé, son verre de cognac à la main. Elle y avait à peine touché. Byron congédia le laquais et soupira en pressant ses yeux sous ses doigts. Il était épuisé.

— Je me rendrai chez le Dr Fischer à la première heure demain matin.

— Quoi ? s' alarma Esther. Mais p... pourquoi ?

Il la considéra froidement.

— Je vais prendre mes responsabilités, madame. Montez dormir, à présent, et ne vous préoccupez de rien.

*Comme toujours*, ajouta-t-il pour lui-même en gravissant l'escalier menant à ses appartements.

Dieu qu'il haïssait cette femme.

\* \* \*

Lord Winthers descendit de la calèche et demanda à son valet de l'attendre.

Il était à peine 9 heures, mais il se doutait que personne ne dormait plus dans cette maison. Quelques secondes après avoir frappé à la porte, une femme lui ouvrit. Elle avait le teint marbré, les yeux gonflés et rougis, mais elle se tenait droite, dans une posture digne et solennelle.

— Je souhaiterais rencontrer le Dr Fischer, demanda le comte en tendant sa carte.

Elle s'en saisit, lut le nom incrusté dessus en jolies lettres calligraphiées, puis releva sur lui des yeux soudain vidés de toute émotion.

— Le docteur ne reçoit pas aujourd'hui, milord. Mme Fischer est décédée la nuit dernière.

Elle avait dit cela sur un ton sans équivoque. Ce que craignait Esther était arrivé, leur nom était désormais mêlé au drame. Le comte inspira profondément et fit mine d'avancer. La femme fronça les sourcils en avisant les souliers parfaitement vernis du visiteur, lesquels avaient franchi le seuil.

— S'il vous plaît. Faites savoir au docteur que je suis là.

Elle soutint son regard durant une interminable seconde sans ciller, puis recula de plusieurs pas pour disparaître dans une pièce voisine. Lord Winthers entra, ferma la porte derrière lui. Des sanglots étouffés attirèrent son attention. Par la porte laissée entrouverte, il aperçut le corps de Mme Fischer, allongé sur une table et recouverte d'un drap blanc. Elle

semblait endormie, mais sa peau cendrée et ses lèvres grises ne pouvaient tromper personne.

Soudain, la porte s'ouvrit en grand et un homme d'une stature trapue apparut.

— Sortez tout de suite de chez moi !

— Docteur, permettez-moi de vous adresser...

— Dehors !

— Monsieur...

— Comment osez-vous venir ici ? Comment pouvez-vous manquer à ce point de compassion ? Retournez donc auprès de votre femme puisque vous l'avez encore et laissez-moi pleurer la mienne en paix !

— Monsieur, je souhaite prendre mes responsabilités. Je sais que votre fille a été blessée, laissez-moi...

— Il n'est pas question que vous approchiez de mon Abigail ! La pauvre petite ne s'est toujours pas réveillée et je perds mon temps à vous écouter au lieu de m'occuper d'elle, alors partez, lord Winthers. Partez et ne vous approchez plus jamais de ma famille !

Byron avala sa salive. Il ne devait pas laisser la situation lui échapper.

— Je paierai tous les soins de votre fille, je vous offrirai une propriété dans le centre de Londres, vous permettrai d'accéder aux cercles mondains, j'allouerai une pension pour Abigail, je...

— Gardez votre argent, milord, gronda le médecin entre ses dents. Toutes vos richesses et vos relations ne nous rendront pas Maude.

Winthers se tut. Argumenter ne servirait à rien. Le Dr Fischer avait raison. Il se détourna, la tête basse, et regagna la sortie. Mais avant de partir, il dit encore :

— Réfléchissez-y, docteur. Quand vous aurez pris votre décision, contactez-moi.

De toute évidence, Joseph Fischer se faisait violence pour ne pas le frapper. Le comte quitta la modeste habitation et descendit les marches du perron. Le valet lui ouvrit la portière de la calèche, puis il se hissa à l'intérieur.

Quand il leva de nouveau les yeux vers la maison, le docteur avait disparu.



## Chapitre 1

*Londres, 10 juin 1853*

— Mon vieux, tu devrais rentrer chez toi.

Sous ses paupières à demi closes, Aaron Wendell, vicomte de Lumley, jeta un regard peu engageant à son ami Nicholas Ellworth.

Comme souvent, le vendredi soir, il se rendait à son club, situé dans le West End, et dont la sulfureuse réputation n'était plus à faire. Ici, il pouvait boire, jouer et même s'encanailler. Cependant, l'horloge indiquait presque 2 heures du matin, il était passablement saoul et plus franchement d'humeur à la bagatelle.

— Si seulement cela pouvait suffire, grommela-t-il d'une voix morne.

— Que t'arrive-t-il, Wendell? Toute la soirée, tu as été sarcastique et morose.

Aaron émit un reniflement dédaigneux.

— Ce qui m'arrive... C'est que ma très chère mère a décidé de gérer les intérêts de son unique fils – moi, en l'occurrence –, futur héritier du comté de Lumley, alors même que le détenteur du titre n'a pas encore rendu son dernier souffle.

Le père d'Aaron était en bonne santé. Certes, il appréciait davantage les desserts confectionnés par leur cuisinière que les balades digestives dans Hyde Park, mais cela ne faisait pas de

lui un homme faible ou prédisposé à la maladie. Non, si sa mère était tellement pressante, c'était simplement parce que sa jeune sœur, Selina, s'était fiancée un mois plus tôt avec l'officier Eldon Whitaker. La comtesse de Lumley avait alors rappelé à Aaron qu'il se devait, en tant que seul héritier mâle, de perpétuer le nom de leur famille et de porter haut les couleurs de leur titre. Mais si Aaron ne se plaignait pas des avantages qu'apportait son patronyme, se marier pour en assurer la pérennité ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Surtout qu'il préférait, et de loin, papillonner d'une femme à une autre sans s'attacher à aucune. Sa vie de libertin était plaisante, gratifiante et grandement satisfaisante.

— N'est-ce pas là, précisément, le rôle d'une mère ? tenta d'argumenter son second ami, Roderick Crawford, tout en exhalant la fumée de son cigare.

Wendell poussa un grognement d'animal blessé.

— Elle est très respectueuse de l'étiquette. Le fils aîné se doit d'épouser une demoiselle de bonne famille avant son trentième anniversaire.

— Tu as encore un an devant toi, souligna Ellworth.

— Je lui ai répondu la même chose, mais je suppose qu'elle a peur de ne pas réussir à tout organiser en douze mois...

— Parce que tu envisages sérieusement de te marier ? Toi ? s'étonna Crawford.

— Certainement pas. J'ai bien assez à faire avec mes maîtresses. Tiens, au fait, lady Winthers m'a fait parvenir un mystérieux billet, hier matin...

— Je croyais que tu avais mis un terme à ta liaison avec la comtesse en avril dernier ? fit remarquer Ellworth.

— C'est le cas, mais il semblerait qu'elle ait encore des choses à me dire. Elle demandait que j'accoure à Winthers Manor toute affaire cessante.



Crawford claqua la langue contre son palais en secouant la tête, l'air profondément chagriné.

— Je t'ai pourtant souvent répété que trois nuits avec la même femme, c'était déjà deux de trop.

Aaron passa une main dans la masse épaisse de ses cheveux blonds.

— Méfie-toi d'elle, Wendell, l'avertit Ellworth. Lady Winthers est comme la veuve noire tissant une toile autour de son mâle pour le dévorer. D'autres avant toi se sont laissés prendre dans ses filets, et d'autres après... Cependant, tu es l'héritier du comté de Lumley et elle, une femme intelligente aux goûts de luxe ostentatoires que son mari ne contente pas. Tu es jeune, séduisant, riche... et tu lui as accordé non pas trois nuits, mais trois mois.

Aaron se leva gauchement de son fauteuil. Tout cela commençait sérieusement à l'irriter. Il s'approcha de la desserte à alcools et se servit un autre verre avant de le porter à ses lèvres. C'est alors qu'un employé du club pénétra dans le salon privé.

— Veuillez m'excuser, messieurs, mais un homme attend après lord Wendell.

— Qui donc ? interrogea ce dernier.

— Il dit s'appeler Martin et être envoyé par la comtesse de Lumley.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta aussitôt Aaron.

— Il semblerait que M. le comte ait fait un malaise, milord, répondit-il d'un ton neutre.

Wendell fixa celui-ci d'un regard perçant, l'angoisse lui tordant les viscères.

Il avait rendu visite à son père pas plus tard que la semaine précédente et il avait l'air en pleine forme, souriant à ses plaisanteries et taquinant les servantes, comme à son habitude. Peut-être lui avait-il paru un peu fatigué, mais rien que de très banal pour un homme abordant la cinquantaine.

— Je vous suis, lança-t-il en attrapant sa veste, négligemment posée sur un dossier. Messieurs, à plus tard.

En sortant, il reconnut le cocher au service de leur famille depuis quinze ans. Il attendait patiemment près de la calèche où les armoiries Lumley ornaient la portière. Aaron sentit ses craintes s'accroître plus encore. Sa mère ne se serait pas permis de l'envoyer chercher à son club à une heure aussi avancée si ce n'était pas grave. Certes, elle avait tendance à s'affoler facilement, mais tout de même...

Au lieu de se hisser dans le véhicule, il préféra grimper sur la banquette du conducteur.

— Mais, milord..., s'étrangla le cocher, la mine horrifiée.

— Je vais vous tenir compagnie, rétorqua Aaron en resserrant le col de son manteau.

Habitué à la nonchalance du fils de son maître, le dénommé Martin ne chercha pas à le faire changer d'avis, et s'installa à son tour avant de fouetter l'air. Aussitôt, l'attelage s'ébranla pour traverser la ville à vive allure.

\* \* \*

Tirée du sommeil, Abigail roula sur le côté. Des murmures étouffés troublaient la tranquillité de la nuit. Elle repoussa rapidement les draps, chercha sa robe de chambre au bout du lit et s'en enveloppa, les pieds posés au sol. Tout en se frottant les yeux, elle entrouvrit la porte et tendit l'oreille.

— Il vous attend sous le porche, docteur, entendit-elle.

C'était la voix de Gillian Hamilton, sa dame de compagnie.

— Dites-lui que je fais le plus vite possible, répondit alors son père.

— Mais il a fait savoir que c'était extrêmement urgent...

— Je comprends, il devra néanmoins patienter le temps que je m'habille.

Le Dr Fischer ne laissa pas l'opportunité à la jeune femme de répliquer. Il s'enfonça dans le couloir en direction de sa chambre dont il claqua la porte sans précaution tandis que des pas précipités dévalaient l'escalier. Aussitôt, la voix de Gillian s'éleva, invitant un homme à entrer dans le vestibule. Intriguée, Abigail avança prudemment vers la balustrade. Une odeur de terre, de cheval et de sueur mêlés envahit ses narines. Qui que soit leur visiteur, il allait conduire lui-même le docteur auprès d'un patient d'ici peu.

Habitée à accompagner régulièrement son père auprès de ses malades, la jeune fille se hâta de retourner dans sa chambre pour passer des vêtements. Avec des mouvements précipités, mais parfaitement maîtrisés, elle se débarrassa de son peignoir, enfila ses bas à la va-vite puis ses pantalons qu'elle noua avec le même empressement. Enfin, faisant l'impasse sur le corset, elle se glissa dans la robe qu'elle avait portée la veille et la boutonna minutieusement. À peine eut-elle chaussé ses mules que son père traversait de nouveau le couloir en grommelant.

— Père, l'appela-t-elle sur le seuil de sa chambre en narrant ses longs cheveux bruns.

Joseph Fischer jura dans sa barbe.

— Il est inutile de m'accompagner cette fois-ci, ma chérie. Il y a fort à parier que ce déplacement aura été fait en vain. La comtesse de Lumley à une tendance certaine à exagérer les choses.

— Mais puisque je suis prête, père...

— Abby. On est au milieu de la nuit.

La jeune fille demeura face à lui sans ciller, lui faisant savoir que l'argument n'était pas recevable.

Depuis la mort de sa mère, dix ans auparavant, Abigail était peu à peu devenue l'assistante personnelle du docteur. Cela avait pris du temps, mais cette tâche lui avait permis de reprendre confiance en elle. Toutefois, consciente très tôt qu'aucun

gentleman ne consentirait à devenir le mari d'une handicapée – ce qu'elle était depuis l'accident –, elle s'était entièrement dévouée à son père et si elle participait parfois à des soirées, jamais elle ne se mêlait aux demoiselles de la bonne société.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle d'un air malheureux.

En soupirant, le Dr Fischer approcha d'Abigail et caressa l'ovale de son visage du dos de la main. Il n'avait jamais su lui refuser quoi que ce soit et la jeune fille en profitait outrageusement.

— Tu es aussi têtue que l'était ta mère, gronda-t-il d'une voix faussement autoritaire. Bon, très bien, viens avec moi.

Mme Hamilton s'empressa d'apporter sa cape à Abigail ainsi que ses gants et, quelques minutes plus tard, l'élégante voiture aux armoiries de la famille Lumley s'élançait vers l'ouest de Londres, dans les quartiers résidentiels de Mayfair. Durant le trajet, Joseph Fischer expliqua à sa fille que le comte avait souffert de douleurs thoraciques la semaine passée. Lady Lumley craignait toujours le pire concernant son époux, aussi le docteur préférait-il s'assurer par lui-même de la situation. À cinquante-cinq ans, différents maux pouvaient engendrer un sentiment d'oppression dans la poitrine.

— Ont-ils des enfants ? questionna Abigail en se cramponnant à la banquette pour ne pas en être éjectée tant le cocher roulait vite.

— Deux, oui. Lady Selina a vingt-quatre ans et s'est récemment fiancée à un officier. C'est une jeune femme absolument charmante. Le fils aîné est un peu plus âgé et se plaît à prendre du bon temps dans des clubs pour gentlemen. Il vit sur Park Lane, dans son hôtel particulier. Je l'ai rencontré plusieurs fois, un homme sympathique et plutôt avenant, à dire vrai, bien qu'un peu trop versé dans l'art de...

Le fiacre stoppa sa route si brutalement qu'Abigail bascula en avant. Aussitôt, le Dr Fischer la soutint pour l'empêcher

de tomber. Le cocher ouvrit la porte aux passagers en toute hâte. Abigail laissa son père la devancer puis celui-ci l'aïda à descendre du véhicule.

Une voix masculine les accueillit avant qu'ils aient eu le temps de gravir les quelques marches du perron.

— Bonsoir, docteur Fischer. Mademoiselle Fischer, les salua le majordome. Lady Lumley est au chevet du comte.

— Très bien, répondit le médecin.

Le père d'Abigail s'éloigna aussitôt d'un pas pressé, la remettant aux bons soins du majordome.

— Père, l'interpella-t-elle en tendant une main vers lui.

— Abby, il serait peut-être plus prudent que tu m'attendes en bas, dans le petit salon. Un domestique t'y accompagnera. Je ne pense pas en avoir pour longtemps.

Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent.

— Cette demeure est immense, argumenta Fischer d'une voix douce, pleine de tapis, d'escaliers, de bibelots...

— Vous savez bien que je ne m'éloignerai pas de vous.

Il resta silencieux durant plusieurs secondes, peut-être pesait-il le pour et le contre, se dit anxieusement Abby. Sa cape fut soudain repoussée, et elle sut que son père avait cédé.

— Je te demanderai de te faire particulièrement discrète, recommanda le docteur.

— Je saurai me faire oublier.

Le médecin glissa le bras d'Abby sous le sien et, ensemble, ils montèrent à l'étage.

— Peux-tu patienter dans le couloir? murmura-t-il en lui pressant doucement la main. L'auscultation devrait être rapide.

— Bien sûr, père.

Celui-ci se détourna sans attendre.

— Milord, salua-t-il le comte.

— Ah, docteur, grogna celui-ci d'une voix bourrue. J'ai pourtant dit à ma chère épouse de ne pas vous déranger, mais elle n'a rien voulu entendre.

— Je vais tout de même vous examiner, milord.

L'atmosphère était étouffante, dans cette chambre, et Abigail n'était pas fâchée de rester à l'écart. Toutefois, la patience n'étant pas une de ses qualités, et malgré la promesse faite à son père, elle se dirigea vers l'escalier. Elle descendit lentement, une marche après l'autre, sa main glissant sur la rampe lisse, jusqu'au vestibule où elle se tint brièvement immobile. Le son d'un piano troublait le silence dans une harmonie douce et mélodieuse.

Elle écouta un instant les accords profonds puis se laissa guider par la musique le long d'un couloir. Les sons devenaient plus distincts à mesure qu'elle s'en approchait. Les notes claires l'enveloppèrent, la harponnèrent. C'était comme un appel de plus en plus impérieux. Enfin, elle parvint près d'une porte entrouverte où, la paume plaquée sur le battant, elle attendit. Les ondes vibrantes des tensions des cordes soumises à la volonté du pianiste se propageaient jusque dans ses mains, pénétraient sa peau, fusionnaient avec son sang.

Puis soudain, ce fut le chaos. Les notes se superposèrent en une cacophonie désagréable, tandis qu'un grognement y succédait, lui-même couvert par un claquement sec.

Abigail se pétrifia. Elle aurait voulu faire demi-tour, s'éloigner et même rejoindre son père en courant, hélas, elle n'était tout simplement plus capable de bouger. La porte devant elle s'ouvrit à la volée et une masse imposante la déstabilisa brusquement. Un cri d'effroi franchit ses lèvres tandis qu'elle tendait les mains en avant pour se raccrocher à ce qu'elle pouvait.

— Oh, mais...

— Pardon !

Le temps se suspendit.

Agrippée à la chemise de l'homme l'emprisonnant entre ses bras, Abigail écarquilla les yeux, la bouche ouverte sur un son qui refusait de sortir, le cœur battant la chamade et la peau s'enflammant partout où celle de l'inconnu la touchait.

— Eh bien, ronronna ce dernier. J'ai quitté cette demeure depuis trop longtemps... J'ignorais que ma mère avait engagé une aussi exquise beauté à son service.

Aaron contempla la jeune créature qu'il retenait contre lui.

Jamais encore il n'avait rencontré de femmes avec un tel regard. Un regard qui lui inspirait des choses n'ayant plus rien à voir avec la musique. Si vif, si pur. Il vous transperçait littéralement.

Finalement, il était peut-être bien d'humeur à la bagatelle... Il relâcha lentement son étreinte et laissa ses mains glisser le long des bras de la demoiselle jusqu'à ses poignets. L'alcool excusait tout ou presque, alors pourquoi pas...

— Mon cœur, chuchota-t-il en repoussant délicatement une mèche sur son front. Voulez-vous bien me raccompagner dans ma chambre ?

La jeune femme resta immobile, le regard fixé droit devant elle.

— Vous pourriez ainsi me border...

Elle eut une inspiration tremblante et cilla deux fois.

Quelque part dans la maison, des pas précipités approchaient.

— Et me tenir chaud..., ajouta-t-il.

— Ah ! Abby, tu es là.

Wendell s'écarta promptement. Joseph Fischer les rejoignit avec un certain empressement, le souffle un peu court. Au froncement de sourcils de la demoiselle, Aaron comprit qu'elle était désorientée.

— Je t'avais dit de ne pas te promener dans les couloirs, gronda le médecin d'une voix où perçait davantage de soulagement que de reproche. Pardonnez à ma fille, milord. Elle n'est pas habituée à...

— Votre fille..., répéta Aaron en détaillant cette dernière d'un regard nouveau.

— Votre père est hors de danger, poursuivit le docteur. Il n'a rien qu'un peu de repos ne saurait apaiser.

— Bien. J'imagine en ce cas que ma présence ici n'est plus indispensable. Je vous remercie de vous être déplacé en pleine nuit... avec votre fille..., docteur Fischer.

— Mais c'était mon devoir, milord.

Aaron hocha la tête puis suivit des yeux le médecin et sa fille tandis qu'ils traversaient le couloir, laquelle était arrimée à son bras comme si elle craignait de se perdre.

*Abby.*

Aaron soupira en enfonçant les mains au fond de ses poches.

Il était totalement dégrisé. Pourquoi diable le docteur avait-il permis à sa fille de l'accompagner en pleine nuit ? Et depuis quand Fischer avait-il une fille, bon sang ? Il retourna tout droit vers le piano, s'empara de la bouteille de cognac qui y était posée et but à même le goulot. La nuit n'était pas finie.

D'ailleurs, il la passa vautre sur le canapé du jardin d'hiver de ses parents, à somnoler par intermittence. Il n'avait pas pour habitude de gâcher d'aussi bonnes bouteilles de cognac que la cuvée exceptionnelle qui lui avait tenu compagnie plusieurs heures durant. Toutefois, il avait peut-être un peu exagéré. Il se sentait vaseux, épuisé. Et sur les nerfs. Il se pressa l'arête du nez et tourna la tête vers la porte lorsqu'il entendit un léger grincement.

— Que fais-tu là ? le questionna sa sœur.



Il avait un mal de crâne épouvantable, n'était pas d'humeur à faire la conversation, et il aurait volontiers cédé à l'envie de rentrer chez lui plus tôt s'il ne s'était pas autant inquiété pour son père.

— Aaron ?

Selina prit place sur le banc à côté de lui, une tasse de thé fumant dans les mains. Elle l'observait avec une pointe de détresse dans le regard. En manches de chemise, la veste et la cravate négligemment abandonnées sur le coffre du piano, et les cheveux ébouriffés, il ne devait pas donner une image rassurante.

— Est-ce que tu vas bien ? ajouta-t-elle en posant une main sur la sienne.

D'un coup d'œil, elle avisa la bouteille vide gisant près du canapé.

Il lui sourit avec désinvolture, comme il le faisait toujours. Évoquer ses soucis avec sa sœur était bien la dernière chose qu'il souhaitait faire. Selina était si charitable, si douce, si généreuse, si innocente. Non, il ne pouvait pas lui dire que leur mère cherchait à le marier à tout prix, que sa maîtresse ne parvenait pas à faire une croix sur lui, et qu'il avait failli ne faire qu'une bouchée de la fille du Dr Fischer.

— Je vais on ne peut mieux, assura-t-il. Dis-moi, est-ce parce que ce cher Eldon va venir te rendre visite que tu es si en beauté à une heure aussi matinale ?

La jeune fille rougit en se mordant la lèvre inférieure.

Quels que soient leur classe sociale, leur nature ou leurs désirs, il n'était jamais aisé de les comprendre, mais Dieu comme il était facile de troubler les femmes, songea Aaron avec tendresse.

— Nous allons faire une balade en voiture avec mère, et père l'a invité à déjeuner. Vu les circonstances, il aurait peut-

être été préférable d'annuler, mais tu connais papa, il ne veut pas en entendre parler.

Domage... Aaron n'avait jamais vraiment apprécié le fringant officier. Dès leur première rencontre, il l'avait trouvé un peu trop familier avec sa sœur, adoptant le regard de celui qui ne se fait aucun souci pour son avenir, et ayant l'assurance du mâle convaincu que son charisme le rendait irrésistible. Eldon Whitaker avait prodigieusement agacé Aaron, mais Selina était tombée sous le charme de l'uniforme, à n'en point douter.

En réalité, à mesure que la relation de sa sœur avec Eldon avait mûri, l'officier était apparu comme quelqu'un de stable et de sincèrement épris. Leurs fiançailles avaient été célébrées au début du mois de mai et la date du mariage arrêtée à la fin septembre.

Les neuf coups de l'horloge du salon résonnèrent dans toute la demeure.

— Tu devrais prendre un peu plus soin de toi, Aaron, murmura Selina.

— Pourquoi m'en préoccuper alors que tu le fais si bien à ma place ?

— Rentre chez toi, espèce de vaurien.

Aaron se pencha pour embrasser Selina sur le front.

— Tu es la seule qui me comprenne vraiment. Bien, je pense que je vais rentrer, effectivement.

Les deux jeunes gens se sourirent, puis Aaron quitta le salon d'hiver, sa sœur à son bras.

— Dis-moi, tu savais que le Dr Fischer avait une fille ? demanda-t-il en posant son chapeau sur sa tête.

— Abigail ? Nous n'avons pas été présentées officiellement, mais père a parlé d'elle à plusieurs reprises. Elle accompagne très souvent le docteur.

— Elle est infirmière ?

— Non, la pauvre, elle ne pourrait pas assumer une telle charge.

— Pourquoi ? s'étonna Aaron.

La voix de la comtesse se fit entendre quelque part dans les étages.

— Je vais rejoindre mère avant qu'elle affole tout le personnel, s'excusa la jeune femme en déposant un rapide baiser sur la joue râpeuse de son frère. Au fait, viendras-tu à la partie de campagne des Winthers le week-end prochain, ou comptes-tu fumer et boire avec tes amis comme d'habitude ?

— Je ne sais pas trop, encore.

— Refuser serait grossier, lui fit remarquer sa sœur.

— C'est sûr, approuva-t-il. Mais tu ne m'as pas répondu, Selina. Pourquoi Abigail Fischer ne pourrait-elle pas être infirmière ?

Selina s'arrêta au pied de l'escalier.

— Parce qu'elle est aveugle.



## Chapitre 2

— Ça sent bon ici !

Martha se détourna des fourneaux pour adresser un sourire amical au Dr Fischer.

Outre sa fille chérie, pour laquelle il serait prêt à tout, il n'y avait bien que la cuisine de Martha pour le mettre de si joyeuse humeur.

— Ragoût de mouton aux pommes de terre, annonça cette dernière. Serez-vous des nôtres pour le déjeuner, docteur ?

— Je crains que non, hélas. Je dois me rendre chez la duchesse douairière Brigestone. Depuis qu'elle a été victime de cette chute, il y a quelques semaines, son genou la fait atrocement souffrir. Je vais essayer de la convaincre une nouvelle fois d'aller prendre les eaux à Bath. Débattre de ce sujet risque fort de m'entraîner dans une conversation animée puisque la duchesse refuse de quitter sa demeure. Elle est persuadée que ses jours sont comptés et ne souhaite rien de moins que mourir chez elle...

— La petite Abby vous accompagnera-t-elle ?

— On parle de moi ?

Le docteur sourit en se retournant vers sa fille. La petite Abby. À la maison, tout le monde l'avait toujours nommée

ainsi. Il fit quelques pas dans sa direction, lui prit les mains et déposa un tendre baiser sur son front.

— Que fais-tu déjà debout, ma chérie ? Il est à peine 10 heures.

— Gillian et moi devons aller chercher mes nouvelles toilettes chez la modiste.

— Laisse-la donc s'y rendre seule. Tu dois être fatiguée, avec la nuit écourtée que tu as eue.

— Je me sens tout à fait bien, rétorqua malicieusement Abby. Par ailleurs, Gillian ne pourrait pas essayer les robes à ma place si jamais d'ultimes retouches s'avéraient nécessaires. Nous n'avons pas la même morphologie.

— Bon. Comme tu voudras. Ne m'attendez pas pour déjeuner, mesdames.

Le docteur quitta la pièce et Abigail s'assit sur une chaise.

— Martha ?

— Oui, mon p'tit ?

— Avez-vous déjà entendu parler d'un gentleman nommé Wendell ?

À cet instant, Gillian Hamilton les rejoignit dans la cuisine.

— Faites-vous allusion au comte de Lumley ? questionna cette dernière. Celui chez qui vous vous êtes rendue cette nuit avec votre père ?

— En fait..., je pensais à son fils.

Gillian émit un curieux bruit de gorge, un peu comme si elle venait d'avaler une limace.

— Je l'ai rencontré à Lumley House, poursuivit Abigail.

— Bonté divine ! glapit Martha tandis que Gillian inspirait brusquement. Il n'a pas osé vous malmener, au moins ?

— Cet homme fait plus parler de lui que la reine Victoria elle-même, renchérit sa dame de compagnie. Il a beau être vicomte, c'est un débauché, un sinistre libertin dévoyant de malheureuses innocentes bien trop dignes pour porter des



